

COMPTES RENDUS

François Fejtö : *Requiem pour un Empire défunt - Histoire de la destruction de l'Autriche-Hongrie*. Paris, Lieu Commun, 1988, 437 pages.

Le mot *requiem* implique regret et compassion. Rien qu'en lisant le titre du dernier ouvrage de Fejtö, le lecteur est déjà fixé sur les sentiments de l'auteur, sur les raisons qui le poussèrent à décrire la chute de l'Empire austro-hongrois, sur la moralité qu'il croit pouvoir tirer des événements qui transformèrent l'échiquier de l'Europe sur tous les plans : économique, politique, ethnographique, stratégique.

Ce qui frappe avant tout Fejtö, c'est la nouveauté de cette transformation par sa nature préméditée et totalitaire : "aller jusqu'à gommer de la carte un empire qui occupait et administrait le centre de l'Europe était un fait nouveau dans l'Histoire, aux répercussions désastreuses" (p.15). En rejetant l'idée très répandue de la disparition de la Monarchie à cause des tensions intestines, des conflits qui l'auraient minée de l'intérieur, Fejtö, en s'appuyant sur ses recherches, émet l'hypothèse que "les tendances centrifuges, autonomistes, séparatistes n'auraient pu aboutir à une désagrégation par l'intérieur, si le démembrement de la monarchie n'avait pas été décidé à l'extérieur" (p. 17). Il se propose donc "d'examiner comment et pourquoi (s'est opéré) dans l'esprit des vainqueurs le désir de substituer à l'idée traditionnelle d'une paix négociée, en vue du rétablissement ou de la modification de l'équilibre, le concept inédit de" **victoire totale**, qui rendait acceptable, quasi légitime, la suppression d'un état ennemi" (p. 17) (passage souligné par nous). Cette destruction délibérée d'un ensemble, certes hétérogène, mais présentant des signes de vitalité incontestable dans ses conflits mêmes, paraît surprenante, sinon paradoxale aux yeux de l'auteur qui remarque que cette disparition "est survenue à l'époque même où l'économie mondiale progressait rapidement dans une voie favorable à la construction de grandes unités. Ce grand ensemble relativement bien rodé a été remplacé par une mosaïque de petits Etats pas plus homogènes ni moins multinationaux que l'empire dont on avait pris pour le dissoudre le prétexte de sa multinationalité, Etats qui s'empressaient, ivres de leur nationalisme triomphant, de se refermer dans leurs frontières taillées en dépit de tout bon sens". (p.18)

Les tenants d'une historiographie positiviste reprocheront à Fejtö de manquer d'objectivité, de porter sur les événements et leurs auteurs des jugements de valeur, d'introduire dans son récit le conditionnel en relatant les faits en fonction des conséquences qu'ils auront produites. A quoi Fejtö répond : "L'Europe centrale n'est plus qu'un souvenir géographique."..."Il ne mène à rien (...) de polémiquer avec des morts ou même de les accuser d'irresponsabilité et d'imprévoyance. L'historien doit se contenter de reconstituer, dans la mesure

du possible, avec objectivité, les origines, le développement, l'issue d'une situation de fait et les conséquences à court et à plus long terme qu'elle nous impose d'assumer, nous autres européens, qui sommes, en dernier lieu, responsables de notre avenir, si nous ne pouvons rien contre notre passé. " (p.19) (passage souligné par nous). Il partage donc l'idée, très ancienne, de ceux qui croient en la valeur pédagogique de l'histoire, qui pensent, à tort ou à raison, qu'en démasquant les erreurs du passé on peut se préserver contre celles du présent et de l'avenir. Cette position a pour raison profonde, pour ne pas dire philosophique, une conception antidéterministe de l'existence, qui suggère que, dans une certaine mesure, l'homme est maître de son histoire, qu'il n'est pas entièrement façonné par celle-ci. D'où l'importance que Fejtö accorde tout au long de son ouvrage imposant, grouillant de faits et de personnages, au facteur idéologique qu'il analyse avec finesse et perspicacité, en évitant le danger du schématisme, des simplifications abusives.

Comme l'introduction de ce compte rendu le laisse entendre, le lecteur des écrits de Fejtö résiste mal à la tentation de le citer copieusement. (tel fut le cas de Péter Agárdi qui, dans sa thèse de doctorat consacrée à l'auteur, accorde aux citations une place qui dépasse largement les limites auxquelles nous a habitués l'usage). C'est que Fejtö, même affublé de sa toge d'historien et de docteur ès lettres (le titre lui fut décerné pour ses travaux en 1973 à Paris Nanterre, Paris X) reste un écrivain de qualité, doté de la profondeur de pensée d'un philosophe (n'est-ce pas lui - il ne manque pas une occasion de le rappeler avec une fierté à peine dissimulée -, qui fit découvrir Sartre au public hongrois, à une époque où même la France ignorait presque l'existence du père de l'existentialisme). Il remarque lui-même dans le texte de présentation de sa thèse (publié dans la revue *Contrepoint*, 1974, n°13-14) que le métier d'historien s'apparente à celui du romancier, que "l'historien lui-même ne peut pas se passer d'imagination et d'intuitions quand il doit évoquer et replacer dans leur contexte les événements, décrire, ou bien analyser les acteurs et les changements, autrement dit, tout ce qui constitue l'objet de l'histoire". (Je dois avouer que, ne disposant pas des numéros de cette revue déjà disparue, j'ai été amené à reconstituer ce passage à partir d'une traduction hongroise, ce qui ne fait que souligner un des traits caractéristiques de Fejtö, à savoir son identité "franco-hongroise".)

Comme il s'agit d'un ouvrage très riche en détails et en suggestions, pour en rendre compte, il faut abandonner la méthode des citations et laisser aux lecteurs le plaisir des détails, d'autant plus que le présent livre de Fejtö est pour ainsi dire la somme de ses ouvrages précédents tous parus en français : *1848 dans le monde* (1948), *Un Habsbourg révolutionnaire : Joseph II* (1954), *Les Juifs et l'antisémitisme dans les pays communistes* (1960), *Histoire des démocraties populaires* (1969 et 1977), *La social-démocratie quand même* (1980), sans oublier ses *Mémoires. De Budapest à Paris* (1986) qui révèlent les sources de son inspiration austro-hongroise.

A part l'avant propos, dans lequel Fejtö pose ses thèses et que nous venons d'analyser, le livre se divise en quatre parties principales intitulées

respectivement : *Causes et objectifs de la première guerre mondiale, un regard sur l'histoire de la maison des Habsbourg jusqu'au XVIII^e siècle, Entre guerre et paix*, où l'auteur relate les tentatives désespérées de l'empereur Charles I^{er} pour mettre fin au carnage en voulant conclure avec les Alliés une paix séparée, enfin *De la guerre classique à la guerre idéologique*, le tout suivi d'une *Conclusion*, de très nombreuses notes et de treize documents, dont certains inédits ou très peu connus, en annexes.

L'examen de ces parties révèle au lecteur les deux vertus principales et complémentaires de l'auteur, à savoir son esprit de synthèse extrêmement développé et son goût des subtilités qui le pousse, quand il le trouve utile, à procéder à des analyses très fines.

En cherchant les causes de la première guerre mondiale, Fejtö constate la nature foncièrement impérialiste des pouvoirs en présence : au lieu de soutenir la thèse, à caractère plutôt mythologique, d'un affrontement entre bons et méchants, entre agresseurs et agressés, défenseurs d'une "bonne cause" contre les tenants de projets "diaboliques", il fait observer que toutes les parties en présence obéissaient aux mêmes règles de jeu. Chiffres à l'appui, il démontre que, à la veille de la guerre, "parmi toutes les nations de l'Europe, l'Allemagne se trouvait (...) dans le domaine tant social que culturel, à la tête du progrès" (p.25), qu'elle souffrait d'un complexe d'encerclement, que le degré d'agressivité de ses dirigeants était proportionnel au retard que leur pays avait accumulé dans la lutte pour le partage du monde. "Toutes les puissances - lit-on à la page 27 - qui se partageaient l'Europe et étaient en train de coloniser les autres continents étaient structurellement impérialistes". Dans le déclenchement de la guerre, "la responsabilité incombait non à telle ou telle puissance, mais à la nature du système politique international, avec son concept d'équilibre entre les Etats-nations, qui, une fois les forces militaires mises en jeu, permettait à celui-ci une trop grande autonomie" (p.29). L'auteur est de l'avis de ceux qui pensent, comme Rusconi (*Il Rischio 1914. Come si decida la guerra*, 1987), que "la cause la plus profonde de la guerre résidait dans la rigidité du système européen, où la méfiance, les peurs réciproques, les définitions anachroniques d'intérêts nationaux, la montée fébrile du panslavisme, des considérations de prestige et, last but not least, la ductilité des opinions publiques se conjuguèrent pour empêcher une adaptation rationnelle aux changements des rapports de forces". (p.33)

Dans la deuxième partie nettement plus importante de son livre, Fejtö résume l'essentiel de ce qu'on doit connaître sur la Monarchie et les peuples qui l'ont constituée. C'est là que son esprit de synthèse déjà mentionné se manifeste le plus amplement. Je souligne un des morceaux de bravoure de cette partie, intitulé *Un peuple rebelle*, chapitre dans lequel Fejtö, -comble de concision ! - réussit à résumer toute l'histoire des Hongrois en quatorze pages. Un autre chapitre, intitulé *Développement des conflits nationaux en Hongrie et en Autriche*, nous décrit la situation d'avant guerre dans sa réelle complexité. Contentons-nous de l'énumération rapide des titres intérieurs pour illustrer la richesse de cette partie : *Le cas de la Transylvanie, Slovaques : nation ou nationalité*, *Les Serbes de Hongrie, les Croates, ou la nostalgie d'un Etat*, (...) *Les Tchèques entre la*

loyauté et la rupture, l'irrédentisme italien, l'imbroglia polonais, l'assimilation des Juifs et l'antisémitisme. Après avoir présenté les peuples de la Monarchie, l'auteur nous fait découvrir "les deux visages de Vienne " (chapitre XI), "capitale libérale de l'empire", qui "se libéralisait à vue d'oeil", ce qui permet à Fejtö de prendre en considération, après "les forces réellement ou potentiellement centrifuges", "les forces de cohésion : prestige de la cour, discipline de l'armée, bonne organisation (tout est relatif) de l'administration, loyauté des paysans qui se sentaient protégés par l'Etat contre les seigneurs, l'intérêt commun à une grande partie de la population à se défendre contre les poussées du panslavisme ou du pangermanisme. Avant tout, le fait de constituer un grand espace économique, une sorte de marché commun centre-européen - fait auquel (...) (même) les socialistes n'étaient pas insensibles - eut une importance primordiale. Avec ses cinquante millions d'habitants, l'Autriche-Hongrie représentait le plus grand marché européen, après la Russie et l'Allemagne" (p.160) - à la page suivante, Fejtö donne les preuves chiffrées de cette évolution qui a fait que, du point de vue du taux de croissance, vers les années 1910, l'Autriche-Hongrie se situait au même niveau que l'Allemagne, la Suède ou le Danemark. L'essor économique produisit un exceptionnel essor culturel dont les principaux représentants furent Werfel, Roth, Zweig, Musil, Berg, Mahler, Schnitzler, Hofmannstahl, Freud, Wittgenstein, Popper, etc. Ce qui fait dire à Fejtö que ce bouillonnement intellectuel, contrairement à une idée très répandue, "semble aujourd'hui comme une préfiguration non du déclin de notre civilisation, mais d'une Europe unie ; non l'annonce de son morcellement, conséquence d'une guerre absurde, provoquée en 1914 par une Allemagne devenue mégalomane, mais le signe avant-coureur de l'unité métanationale " (p.163)

Nous avons souligné ces passages enthousiastes vantant les mérites de la Monarchie, car il s'agit avant tout de procéder à une réhabilitation dont l'importance est capitale pour l'avenir de l'Europe et du monde entier, mais il serait faux d'en conclure que l'ouvrage de Fejtö pêche par un excès de complaisance. On pourrait citer de très nombreux passages où il s'en prend notamment à l'étroitesse de vue de certains dirigeants hongrois en matière de politique à l'égard des nationalités, à leur "attachement farouche " à leurs "privileges intérieurs et extérieurs " (termes dus à Victor Tapié cités à la page 190), il dénonce leur incompréhension des projets fédéralistes, leur politique traditionnelle favorable à la Prusse. On pourrait multiplier les références allant dans le même sens. Mais il ne manque pas non plus de signaler qu'en 1870-1871, "une partie importante, sinon la majorité de l'opinion hongroise souhaitait la victoire de la France et que le parti quarante-huitard protesta aussi énergiquement contre l'annexion de l'Alsace-Lorraine que la Diète de Prague" (p.176).

A partir de la troisième partie, le rythme du récit s'accélère, les chapitres s'abrègent comme pour marquer l'essoufflement, l'approche de l'issue que, en acceptant la conception de Fejtö, nous ne devons pourtant pas considérer comme fatale. Comme nous l'avons signalé, les passages les plus dramatiques correspondent aux efforts désespérés du jeune empereur, secondé, du côté

français, par le prince Sixte de Bourbon-Parme, en faveur de la paix. A travers les documents cités et les récits de Fejtö, nous découvrons deux personnages attachants, pleins de bonne volonté, naïfs même, jetés au milieu des professionnels de la ruse diplomatique, partisans inconditionnels de la raison d'Etat.

Pour expliquer les raisons de ce que Briand lui-même qualifia de "sabotage de la paix" (c'est aussi le titre du chapitre XX du livre), qui aura coûté au monde des centaines de milliers de morts supplémentaires (ces démarches en vue d'une paix séparée datant du printemps 1917), Fejtö nous conduit dans les coulisses de l'histoire, nous initie aux secrets des chancelleries et des état-majors, nous fait pénétrer dans des loges maçonniques, nous fait lire des rapports de police, et justement, son livre devient aussi excitant qu'un roman policier tragique, accablant.

Dans la quatrième partie de son livre, Fejtö expose en détail sa théorie suivant laquelle la prolongation de la guerre, sa transformation en lutte d'extermination totale causant la chute de la Monarchie sont dues en fin de compte à des facteurs idéologiques, personnifiés par "deux génies de la propagande" : Maşaryk et Beneš, habités par un nationalisme virulent caché sous l'apparence rassurante d'un universalisme emprunté à la franc-maçonnerie. Notons tout de suite qu'en dévoilant ainsi les méfaits d'une guerre idéologique qu'il qualifie à la page 322 de son livre de "retour aux guerres de Religion d'antan", Fejtö n'a aucune intention de lancer une chasse aux sorcières. Son livre est dédié "à la mémoire de son père, qui fut libéral, franc-maçon et loyal citoyen de la monarchie austro-hongroise". Ce qu'il cherche, c'est l'étude des faits débarassés de toutes interprétations schématiques, sans préjugés. C'est ainsi qu'il constate chez les principaux destructeurs de la Monarchie l'existence d'un "cléricalisme à rebours" (p.309) qui les poussa "à diaboliser l'ennemi, à faire de la guerre de puissance une guerre métaphysique" (p. 308) dont le but principal était de "républicaniser" le continent, "d'extirper de l'Europe les derniers vestiges du cléricalisme et du monarchisme, et cela en ignorant ou feignant d'ignorer le processus de libération accéléré auquel on avait assisté en Allemagne et en Autriche depuis la fin du siècle" (p.310). Fejtö souligne que "le fanatisme des meneurs chauvins ou utopistes fut facilité par la censure", qui impliquait "la suppression de toute information ou opinion contraires à celles qui pouvaient agréer au pouvoir" (p.322). C'est ainsi que "l'Autriche était présentée non seulement comme cléricale mais aussi comme réactionnaire et despotique, bien que, dès 1907, elle eût introduit le suffrage universel et qu'elle fût, avec la Hongrie, l'un des pays les plus libéraux de l'Europe, l'un des premiers états de droit du continent" (p.322); alors que le régime tsariste bénéficiait d'une très bonne presse, - et ceci dans le sens propre du terme ! - mais, il est vrai, financée en grande partie par le trésor russe (voir pp.326-334).

En contre-partie, Fejtö ne manque pas de signaler l'attitude des socio-démocrates autrichiens et hongrois qui, toujours fidèles à l'idée d'une solution fédéraliste, "restèrent le plus longtemps opposés à la dissolution de la monarchie" (p.297). Et il poursuit : "celle-ci ne fut pas davantage approuvée par Lénine, qui,

(...) dans la question nationale, suivait l'enseignement des austro-marxistes " (pp.297-298) (Voir aussi l'appel lancé dans le même sens le 3 novembre 1918 par Lénine, Sverdlov et Kamenev). - Et les partisans d'un antimilitarisme primaire liront peut-être avec surprise que l'Etat-major français de l'époque voyait plus juste que certains intellectuels rêveurs épris d'abstractions ou les décideurs au pouvoir ; voir chapitre XXII, particulièrement la page 253, où, en analysant un rapport du 2ème Bureau, Fejtö conclut : "pour les chefs militaires français, une Autriche démocratisée et transformée en confédération danubienne, toujours sous tutelle habsbourgeoise, pouvait être un facteur important de l'équilibre européen, alors qu'un éclatement de l'Autriche-Hongrie ne profiterait qu'à l'Allemagne."

Ce conditionnel fut transformé en indicatif par l'histoire : c'est l'Allemagne nazie qui profita la première de l'éclatement de la Monarchie. Et ce fait nous servira de transition pour conclure.

On peut discuter avec Fejtö de tel ou tel détail, on peut remarquer que la formule de thèses suivies de démonstrations qu'il a choisie, inévitablement, alourdit quelque peu son discours, car elle comporte une certaine insistance et un certain nombre de redites. Mais, au fond, insistance et redites sont d'excellents procédés pédagogiques qui ne font qu'augmenter l'efficacité de l'ouvrage, dont le plus grand mérite, que je crois incontestable, est son caractère d'avertissement. A chaque page, on entend la voix un peu rauque et angoissée de l'auteur : "Profitant de l'exemple tragique de l'empire défunt, comprenant les causes de sa disparition, nous, Européens de l'Ouest et de l'Est, essayons d'éviter les mêmes erreurs dans ce temps où d'autres fanatismes, et non moindres, nous menacent ". Pour nous réconforter, écoutons les derniers accords, quelque peu utopistes, de ce requiem où Fejtö parle des peuples de l'ex-empire, tout en s'adressant à eux : "Après une longue nuit de cauchemar, ils se retrouvent conscients de leur identité non seulement nationale, mais aussi supranationale, et des traditions qui les attachent au reste de l'Europe, renouant avec leur histoire commune et distincte. C'est peut-être, dans le développement d'un sentiment de solidarité, d'une claire conscience centre-européenne, que l'Histoire verra les seuls biens qui fussent sortis, pour les peuples de l'ancienne monarchie, des deux guerres et des deux paix qu'ils subirent." (p.378) - Décidement, il y a toujours quelques problèmes de mode grammatical dans ce sujet : cet indicatif de Fejtö est en réalité un optatif - que ses lecteurs ne peuvent que partager.

Lajos Nyéki